

Herman Melville

MOBY DICK

illustré par Olivier Tallec



illustres classiques l'école des loisirs



MOBY DICK





ISBN : 978-2-211-30427-6
© 2020, l'école des loisirs, Paris
Loi numéro 49956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2010
Dépôt légal : septembre 2020
Imprimé en France par Pollina



Herman Melville

MOBY DICK

*Traduction nouvelle abrégée par
Marie-Hélène Sabard*

Illustré par Olivier Tallec

 *illustres classiques l'école des loisirs*

*En gage d'admiration pour son génie,
ce livre est dédié à Nathaniel Hawthorne.*



Mirages



Appelez-moi Ismaël. Il y a quelques années – combien, peu importe –, n’ayant plus ou presque d’argent en poche et rien pour me retenir à terre, l’idée me vint de naviguer un peu et de visiter les étendues aquatiques de ce monde.

Quant à dire pourquoi, après avoir à maintes reprises humé l’air de la mer dans la marine marchande, je me mis en tête d’embarquer pour une campagne de pêche à la baleine, cela, l’invisible agent des Parques, qui exerce sur moi sa surveillance constante, me suit secrètement et inexplicablement m’influence, lui seul pourra le dire, et mieux que quiconque.

Mais, aujourd’hui que m’en reviennent toutes les circonstances, je crois pouvoir comprendre un peu les causes et les motifs qui, subtilement présentés à moi sous divers masques, me poussèrent à jouer mon rôle dans cette pièce.

Le premier de ces motifs fut l’idée écrasante de la grande baleine elle-même. Un monstre aussi prodigieux et mystérieux éveillait toute ma curiosité. Et puis les lointaines mers démontées où il roule l’île massive de son corps, et les périls indicibles, sans nom, que fait courir la baleine, tout cela contribua à gouverner mon désir. J’adore naviguer sur des mers interdites et aborder sur des côtes barbares.

Pour toutes ces raisons, donc, cette campagne baleinière était la bienvenue.

Le sac de toile

Je fourrai une ou deux chemises dans mon vieux sac de toile, le flanquai sous mon bras et me mis en route, direction le cap Horn et le Pacifique. Ayant quitté ce bon vieux Manhattan, j'arrivai sans encombre à New Bedford. C'était un samedi soir de décembre. Grande fut ma déception quand j'appris que le petit bateau pour Nantucket avait déjà mis les voiles et qu'il n'y aurait aucun moyen de rallier l'endroit avant le lundi suivant.

J'étais bien décidé à ne prendre la mer que sur un baleinier de Nantucket, car il y avait, dans tout ce qui touchait à cette fameuse vieille île, une dimension de beauté tumultueuse qui me séduisait étrangement. C'était là qu'avait été amenée à terre la première baleine américaine. Et d'où, sinon de Nantucket, ces premiers chasseurs baleiniers aborigènes, les Peaux-Rouges, étaient-ils partis en pirogue donner la chasse au léviathan ?

Ayant dorénavant devant moi une nuit, un jour et encore une autre nuit à passer à New Bedford avant de pouvoir gagner mon port d'embarquement, j'arpentai les rues d'un pas hésitant. D'instinct, je suivais celles qui m'emmenaient vers l'eau, car là devaient, sans aucun doute, se trouver les auberges les moins chères, sinon les plus gaies.

Je finis par arriver, non loin des docks, dans une sorte de vague lumière et entendis un grincement lugubre ; levant les yeux, je vis se balancer au-dessus de la porte une enseigne sur laquelle était peint en

blanc, à peine visible, un haut jet vertical embrumé d'écume et, dessous, ces mots : « *Au souffle de la baleine : chez Pierre Ducercueil* ».

« Cercueil ? Baleine ? Voilà un rapprochement qui n'augure rien de bon », pensai-je.

Grattons la glace de nos semelles gelées et entrons voir quel genre d'endroit peut bien être ce *Souffle de la baleine*.

Le Souffle de la baleine

En pénétrant dans cette auberge à pignons, on se retrouvait dans une large entrée, basse et tordue, dont les lambris anciens rappelaient le bastingage de quelque vieux navire réformé. D'un côté, était accrochée une immense peinture à l'huile, mais tellement enfumée et abîmée que seules une étude zélée, des visites renouvelées et une enquête minutieuse auprès du voisinage permettaient d'arriver tant soit peu à comprendre ce qu'elle représentait. À savoir, un cap-hornier pris dans un violent ouragan : le navire est à demi englouti, seuls ses trois mâts brisés sont encore visibles, et une baleine exaspérée, voulant bondir par-dessus le vaisseau, est en train d'empaler sa masse énorme sur les trois têtes de mât.

Le mur du fond était partout couvert d'une barbare panoplie de massues et de lances monstrueuses. Certaines étaient serties d'une épaisse rangée de dents étincelantes, pareilles à des scies d'ivoire ; d'autres se hérissaient de touffes de cheveux humains ; il y en avait une en forme de faucille, avec un long manche courbe évoquant le dessin tracé dans l'herbe fraîche par la grande lame de la faux. On frémissait en la regardant, on se demandait quel monstrueux sauvage cannibale avait jamais pu faire sa moisson de mort avec un outil aussi horrible et tranchant. Et au milieu de tout cela se trouvaient des lances et des harpons à baleines rouillés, tous cassés et tordus.

Après cette entrée obscure, on arrivait dans la salle commune. Une pièce plus obscure encore, avec de lourdes poutres si basses au-dessus

et un vieux plancher si ridé en dessous, qu'on se serait presque cru dans l'infirmierie de quelque ancien navire, surtout par une nuit de tempête hurlante comme celle-là. Saillant dans l'angle le plus reculé de la pièce, un antre sombre – le bar –, grossière ébauche d'une tête de baleine franche, sous l'arc énorme d'un os de mâchoire de baleine, si large qu'on aurait quasiment pu y faire passer une diligence. À l'intérieur, des étagères miteuses supportaient vieilles carafes, bouteilles et flacons, et, dans cette gueule, promesse de destruction rapide, tel un autre maudit Jonas (c'était d'ailleurs ainsi qu'on l'appelait), s'affairait un petit vieillard ratatiné qui, contre leur argent, vendait cher aux marins le *delirium* et la mort.

En pénétrant dans la pièce, je vis quelques jeunes matelots réunis autour d'une table, qui examinaient sous une faible lumière divers modèles de gravures sur ivoire. J'allai trouver le patron, lui dis que je désirais une chambre et m'entendis répondre que la maison affichait complet – plus un seul lit disponible.

– Mais bouge pas ! ajouta-t-il en se frappant le front, t'aurais rien contre le fait de partager la couvrante d'un harponneur, pas vrai ? J'suppose que tu pars pêcher la baleine, alors autant t'habituer à c'genre de choses.

Je lui dis que je n'avais jamais aimé dormir à deux et que si un jour j'y étais contraint, tout dépendrait de qui serait le harponneur ; maintenant, si lui (le patron) n'avait vraiment rien d'autre pour moi et si le harponneur n'était pas franchement antipathique, eh bien, plutôt que de continuer à errer dans une ville étrangère par cette nuit glaciale, je m'accommoderais de la moitié de couverture de n'importe quel brave homme.

– C'est bien ce que je pensais...

Puis nous fûmes quatre ou cinq, sommés d'aller prendre leur repas dans une pièce voisine. On s'y serait cru en Islande – pas le moindre feu –, c'était au-dessus de ses moyens, disait le patron. Rien que deux chandelles lamentables, chacune dans son linceul de suif. La nourriture,

en revanche, était des plus substantielles – non seulement de la viande et des pommes de terre, mais aussi des beignets. Un jeune gars en vareuse verte s’attaquait à ces beignets d’une manière extrêmement menaçante.

– Patron, murmurai-je, ce n’est pas lui le harponneur, dites-moi ?

– Oh non, fit-il avec un air de drôlerie diabolique, le harponneur est un basané. Il mange jamais de beignets, non – il mange que des steaks... et il les aime saignants.

– Diable ! Où est-il, ce harponneur ? Est-il ici ?

– Il va pas tarder.

C’était plus fort que moi : ce harponneur « basané » commençait à m’inspirer une certaine méfiance.

Nul homme n’aime dormir à deux dans un lit. En fait, vous seriez très heureux de ne pas dormir même avec votre propre frère. Je ne sais pas pourquoi, mais on aime être seul pour dormir. Et quand il s’agit de dormir avec un inconnu, dans une auberge inconnue, dans une ville inconnue et que cet inconnu est un harponneur, alors vos objections se multiplient à l’infini.

Plus je pensais à ce harponneur, plus j’abominais l’idée de dormir avec lui. On avait tout lieu de supposer que, étant harponneur, son linge ou ses tricots ne seraient pas des plus nets, et sûrement pas des plus délicats. Je me mis à me gratter de partout. En plus, il se faisait tard.

– Patron ! dis-je. Quelle sorte de gars est-ce donc – rentre-t-il toujours à des heures pareilles ?

Il n’était pas loin de minuit.

– Non, en général c’est un lève-tôt – tôt couché, tôt levé. Mais, ce soir, il est sorti faire du porte-à-porte, vois-tu, et j’sais pas c’qui peut bien l’retenir si tard, à moins, peut-être, qu’il ait pas réussi à vendre sa tête.

– Pas réussi à vendre sa tête ? Qu’est-ce que vous me chantez là ? fis-je, entrant dans une colère noire.

– Tout doux, tout doux, le harponneur dont j’té cause arrive juste des mers du Sud, où il a acheté un lot de têtes momifiées de Nouvelle-

Zélande (des curiosités, tu sais) ; il les a toutes vendues sauf une, et celle-là, il essaie de la vendre ce soir, pasque d'main c'est dimanche, et ça se fait pas de vend' des têtes humaines dans les rues quand le monde va à l'église.

Ce récit dissipa un mystère inexplicable autrement et me montra qu'en définitive le patron n'avait pas eu l'intention de se moquer de moi – en même temps, que penser d'un harponneur qui passe la nuit du samedi, et jusqu'à l'aube du saint dimanche, à ce commerce cannibale consistant à vendre les têtes de défunts idolâtres ?

– Soyez-en sûr, patron, ce harponneur est un homme dangereux.

– Il paie réglo, me fut-il répliqué. Allons, il se fait très tard – tu verras pas ce harponneur cette nuit, l'a dû jeter l'ancre quelque part – alors viens, mais viens donc.

Je réfléchis un instant à la question, puis le suivis à l'étage où je fus introduit dans une petite chambre froide comme une palourde et meublée, pour sûr, d'un lit extraordinaire, presque assez vaste, en fait, pour loger quatre harponneurs dormant de front.

– Voilà, dit le patron en posant sa chandelle sur une vieille malle-cabine branlante qui remplissait le double office de table de toilette et de table de milieu. Là, installe-toi confortablement maintenant, et bonne nuit à toi.

Quittant le lit des yeux, je me retournai, mais il avait disparu.

Sans plus de cérémonie, je sautai hors de mes bottes et de mon pantalon et, soufflant la chandelle, me jetai sur le matelas.

Était-il garni d'épis de maïs ou de vaisselle cassée, l'histoire ne le dit pas, toujours est-il que je me tournai et retournai un long moment sans pouvoir m'endormir. Je glissais enfin dans un léger assoupissement et allais appareiller pour le pays des songes lorsque j'entendis un pas lourd dans le couloir et vis une lueur filtrer sous la porte.

« Dieu me garde, me dis-je, ce doit être le harponneur, l'inferral revendeur de têtes. » Cependant, je demeurai parfaitement immobile, bien résolu à ne pas souffler mot le premier. Une chandelle dans une main, dans l'autre la fameuse tête de Nouvelle-Zélande, l'inconnu

pénétra dans la chambre et, sans un regard vers le lit, posa sa bougie à bonne distance de moi, sur le sol, dans un coin, puis entreprit de dénouer les cordons d'un grand sac. Je mourais d'impatience de voir son visage, mais il resta détourné tout le temps qu'il s'employait à délayer le sac. Cela fait, il se retourna pourtant – et alors, Seigneur, quel spectacle ! Une figure pareille ! D'une couleur jaune tirant sur le violet sombre, et marquée çà et là de carrés noirâtres. Je me rappelai alors l'histoire d'un Blanc – un baleinier, lui aussi – qui, tombé aux mains des cannibales, avait été tatoué par eux. J'en conclus que ce harponneur, au cours de ses lointains voyages, avait dû connaître pareille aventure. « Après tout, qu'importe ! me dis-je. Ce n'est que son apparence : on peut être honnête homme dans n'importe quelle peau. » Pendant que toutes ces idées me traversaient à la vitesse de l'éclair, à aucun moment le harponneur ne me remarqua. Après avoir eu un peu de mal à ouvrir son sac, il se mit à fouiller à l'intérieur et en sortit bientôt une sorte de tomahawk ainsi qu'une besace en peau de phoque, avec les poils dessus. Il les posa sur la vieille malle au milieu de la chambre, puis prit la tête de Nouvelle-Zélande – objet assez épouvantable – et la fourra dans le sac. Maintenant il ôtait son chapeau – un chapeau de castor tout neuf –, et là, je faillis pousser un cri de surprise. Il n'avait pas un cheveu sur le crâne – rien du moins qui méritât ce nom –, rien, sinon un petit nœud entortillé sur le front. Son crâne chauve et violacé ressemblait à présent en tout point à une tête de mort piquée de moisissures. S'il ne s'était pas trouvé entre moi et la porte, je me serais engouffré dehors plus vite que je n'ai jamais engouffré un bon dîner.

En attendant, l'inconnu continuait de se déshabiller, révélant enfin son torse et ses bras. Je le jure sur ma vie, les parties couvertes de son corps portaient les mêmes carreaux que sa figure, et son dos aussi avait partout les mêmes cases noires. Ses jambes mêmes étaient marquées, on aurait dit une légion de grenouilles vert foncé se ruant à l'assaut de troncs de jeunes palmiers. La chose était claire à présent : il devait s'agir de quelque abominable sauvage embarqué sur un baleinier dans

les mers du Sud et débarqué tel quel sur cette terre chrétienne. Je tremblais à cette idée. Un revendeur de têtes, en plus – peut-être celles de ses frères mêmes. Il pouvait s'enticher de la mienne – Seigneur ! Mais regardez-moi ce tomahawk !

Cependant, l'heure n'était pas aux frissons car, à présent, le sauvage se livrait à une occupation qui captiva totalement mon attention et me persuada qu'il devait bien être un païen. Se dirigeant vers son lourd paletot, qu'il avait auparavant accroché au dossier d'une chaise, il en fouilla les poches et finit par en sortir une curieuse et difforme petite figurine, avec une bosse sur le dos, et de la même couleur exactement qu'un bébé congolais de trois jours. En repensant à la tête momifiée, je crus presque, au début, que cet homoncule noir était un vrai bébé, conservé par quelque procédé similaire. Mais je vis qu'il n'avait aucune souplesse et brillait comme de l'ébène poli, et conclus qu'il devait juste s'agir d'une idole de bois, ce qui se révéla exact. Car le sauvage se dirigea vers l'âtre vide de la cheminée et, ôtant l'écran de papier, installa sa petite figurine bossue entre les chenets, comme une quille.

Il commença par prendre une double poignée de copeaux dans la poche de son paletot et les disposa avec soin devant l'idole ; puis, posant pardessus un morceau de biscuit de mer, il approcha la flamme de la chandelle et alluma les copeaux pour une flambée sacrificielle. Bientôt, après avoir plusieurs fois plongé brusquement ses doigts dans le feu et les en avoir ôtés plus brusquement encore, il parvint enfin à retirer le biscuit ; puis, soufflant dessus pour en chasser quelque peu la chaleur et les cendres, en fit une offrande polie au petit Nègre. Mais le petit diable ne semblait pas du tout apprécier une nourriture aussi sèche : jamais il ne desserra les lèvres. Toutes ces bizarres singeries s'accompagnaient de sons gutturaux encore plus bizarres émis par l'adepte, lequel semblait prier en psalmodiant ou psalmodier quelque chanson païenne tout en se tordant le visage d'une manière absolument contre nature. Enfin, après avoir éteint le feu, il ramassa l'idole sans cérémonie aucune et la remballa dans la poche de son paletot

avec autant de désinvolture qu'un chasseur fourrant une bécasse dans sa gibecière.

Puis, attrapant son tomahawk sur la table, il en examina un moment la tête, l'approcha de la flamme et, appliquant sa bouche sur le manche, souffla de gros nuages de fumée.

L'instant d'après, la lumière était éteinte, et ce sauvage cannibale, le tomahawk entre les dents, sautait dans le lit à mes côtés. Je poussai un cri, cette fois je ne pus m'en empêcher ; alors, avec un grognement soudain et étonné, il entreprit de me palper.

Balbutiant quelque chose, sans savoir quoi, je roulai contre le mur, hors de son atteinte, puis le conjurai de se tenir tranquille et de me laisser me lever pour rallumer la lumière. Mais ses réponses gutturales m'indiquèrent aussitôt qu'il saisissait mal le sens de mes paroles.

– Diab', qui toi être ? dit-il enfin. Si toi pas parler, crénom, moi tuer toi.

Sur ces mots, le tomahawk allumé se mit à faire des moulinets dans le noir autour de ma tête.

– Patron, pour l'amour du ciel ! Pierre Ducercueil ! hurlai-je. Patron ! À moi !

– Toi parler ! Toi dire qui toi être, ou crénom, moi tuer toi ! gronda encore le cannibale, tandis que les horribles moulinets de son tomahawk éparpillaient autour de moi les cendres de tabac incandescentes, si bien que je craignais de voir s'enflammer ma chemise.

Mais, Dieu merci, à cet instant le patron pénétra dans la chambre, une lampe à la main et, sautant au bas du lit, je courus à lui.

– Aie pas peur, dit-il. Queequeg toucherait pas un seul de tes cheveux.

– Pourquoi ne m'avoir pas dit que ce satané harponneur était un cannibale ?

– J'croisais que tu l'savais : est-ce que je t'ai pas dit qu'il vendait des têtes au porte-à-porte en ville ? Écoute-moi bien, Queequeg – cet homme dormir avec toi – toi comprendre ?

– Moi comprendre beaucoup, grogna Queequeg, qui s’assit sur le lit en tirant sur sa pipe. Toi entrer là, ajouta-t-il avec un signe de son tomahawk tout en ouvrant les couvertures – ce qu’il fit non seulement avec civilité, mais d’une manière tout à fait aimable et charitable.

Je restai un moment à le regarder. Malgré ses tatouages, c’était somme toute un cannibale propre et avenant. « Pourquoi ai-je fait tant d’histoires, pensai-je, cet homme-là est un humain tout comme moi. Mieux vaut dormir avec un cannibale à jeun qu’avec un chrétien ivre. »

– Bonne nuit, patron, dis-je, vous pouvez y aller.

Je me couchai et jamais de ma vie je n’ai mieux dormi.

Petit déjeuner

Quand je descendis au bar, j'abordai très aimablement le souriant patron. Je ne nourrissais aucune rancune à son égard, même s'il ne s'était pas peu payé ma tête au sujet de mon compagnon de lit.

Le bar était plein des pensionnaires de l'auberge. Presque tous étaient des baleiniers : seconds, deuxièmes seconds, troisièmes seconds, charpentiers de bord, tonneliers de bord, forgerons de bord, harponneurs, et surveillants de bord – une compagnie tannée et musclée aux barbes broussailleuses, toute une bande poilue, hirsute, portant vareuse en guise de robe de chambre.

Queequeg était assis parmi eux – et, par un effet du hasard, au haut bout de la table, aussi froid qu'un glaçon. Certes, je ne saurais m'étendre sur son éducation. Le plus fervent de ses admirateurs n'aurait pu de bon cœur justifier la présence de son harpon pour le petit déjeuner, ni qu'il en use sans cérémonie pour harponner les biftecks à l'autre bout de la table, et ce, au péril imminent de plusieurs têtes. Mais il avait pour ce faire un grand calme, et chacun sait que, pour la plupart des gens, faire une chose avec calme, c'est la faire avec distinction.

Nous n'aborderons pas ici toutes les bizarreries de Queequeg, ni le fait que, dédaignant café et petits pains chauds, il ait exclusivement concentré son attention sur les steaks – saignants. Il suffit de dire qu'une fois le petit déjeuner terminé, il se retira comme tout le monde

dans la salle commune, alluma sa pipe-tomahawk, et il était assis là, à digérer et fumer tranquillement, son inséparable chapeau sur la tête, quand je sortis faire un tour.